

## Loi et nécessité

Marie-Andrée Lamontagne

Numéro 66, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83768ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamontagne, M.-A. (2016). Compte rendu de [Loi et nécessité]. *L'Inconvénient*, (66), 44–46.

# LOI ET NÉCESSITÉ

*Marie-Andrée Lamontagne*

A priori le problème paraît simplement posé. Vous êtes en présence d'une sortie d'autoroute. Construite dans les années 1960, elle conduit au cœur de Gand, coupe en deux le grand parc aménagé là au 19<sup>e</sup> siècle, et fait s'arrêter la voiture à l'autre bout, devant un bâtiment moderne, sans âme, avec une banale fontaine pour tout ornement. Mais parce que vous, lecteur omniscient, lisez dans le ravissement *Guerre et térébenthine* de Stefan Hertmans, vous savez, photo à l'appui, qu'il y avait là, jusqu'en 1930, la vieille gare de Gand aux allures de palais, sa charpente en acier, sa verrière surplombant un hall immense, sa grande place devant, avec son parterre de fleurs, sa fontaine murmurante, sa statue du gladiateur. Et des enfants qui s'égaillent, des familles en promenade, des messieurs qui se découvrent pour saluer des dames à chapeaux. Si, comme Stefan Hertmans, vous regrettez la démolition de la vieille gare, êtes-vous passiste pour autant ? C'est alors que, heureusement, le problème se complique.

« Il m'arrive plus d'une fois de me demander quelle est la nature de ce lien ambivalent qui nous lie à nos grands-parents », s'interroge le narrateur de ce roman méditatif, où l'enquête façonne à mesure l'enquêteur en lui donnant les clés de son identité. Chercher à saisir ce lien, apprendre à tirer un savoir de son ignorance du passé des êtres à la fois proches et lointains que sont nos ascen-

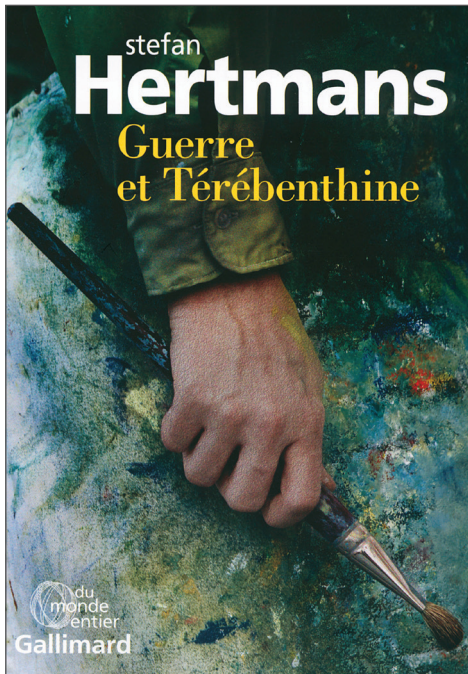
dants, c'est toute l'entreprise de *Guerre et térébenthine*. Et comme c'est souvent le cas dans la vie, ce sont les grands-parents qui incarnent l'énigme des origines, les parents n'étant au fond que des géniteurs, un passage obligé pour inscrire l'enfant dans la continuité des siècles.

Le grand-père du narrateur s'appelle Urbain Martien (prononcé *Martine* en flamand, comme il se sera évertué en vain à le répéter à ses chefs wallons, dans les tranchées). C'est un peintre du dimanche, et encore ne pourra-t-il l'être qu'à partir de 45 ans, lorsqu'il prend sa retraite de la fonderie, où il est entré à 14 ans. Trois décennies à manipuler, la faim au ventre, des charges lourdes et des cuves de lave incandescente, avec la parenthèse morbide de cinq années en uniforme, le fusil à la main, à repousser l'Allemand en faisant trous méthodiquement sa peau de fantassin. C'est ce qu'on appelle une vie. Et pendant tout ce temps, une façon d'habiter le monde que l'on n'ose qualifier de poétique tant le mot est galvaudé, mais qu'est donc la lumière dans le feuillage sinon des danseuses qui virevoltent, sinon un poème qui attend d'être écrit ou, en l'occurrence, d'être peint sur la toile ?

Sa sensibilité au beau, Urbain l'aura héritée de son père, Franciscus, peintre d'église, c'est-à-dire ouvrier à la peine et chichement payé, ouvrier des couleurs, des vierges, des angelots et des saints qui, une fois peints à fresque sur

les murs, deviennent les évangiles des pauvres. Cet homme, arrière-grand-père du narrateur, est mort dans la fleur de l'âge, les bronches abîmées par les vapeurs de la térébenthine, mais surtout par l'humidité régnant dans les chapelles des églises et dans les réfectoires des monastères qui lui passaient commande, y compris la dernière, dans le nord de l'Angleterre, à l'issue fatale. Le peintre d'église laisse des enfants en bas âge et une veuve, Céline, arrière-grand-mère du narrateur, ce dernier apprenant peu à peu qu'elle avait épousé par amour son beau jeune homme connu à l'église, en vertu d'un heureux renversement des classes sociales, au propre comme au figuré, comme le montre la scène de leur première rencontre : lui, pauvre, sans instruction, juché sur son échafaudage de peintre ; elle en bas, fille de marchands, instruite, bien vêtue, venue ce jour-là pour prier, trouvant l'amour et refusant dès lors tous les autres partis.

Ces deux-là se marieront, même pauvres ils ne cesseront d'être amoureux, et s'ils sont pieux, respectent l'ordre établi et ont de nombreux enfants comme la tradition l'exige des Flamands catholiques au 19<sup>e</sup> siècle, si leur vie est gouvernée par la nécessité et la religion, elle demeure tendue vers le beau, dont les éclats furtifs, nés de la pure conscience d'exister, chercheront à éclairer les générations suivantes. Et puis aucune vie n'est vraiment ordinaire pour peu qu'on s'y arrête. Leur fils, c'est-à-dire le grand-



père Urbain, homme pauvre mais digne, qui ne sortait jamais sans avoir revêtu habit et chapeau, est un jour surpris par son petit-fils (le narrateur enfant) en train de pleurer à chaudes larmes devant une copie de la *Vénus à son miroir* de Vélasquez. Après sa mort, le petit-fils (devenu adulte) découvrira que le grand-père avait pieusement conservé pendant des années la pierre tombale de sa mère, Céline, dans un vide sanitaire sous la maison, et non au cimetière. Pourquoi ? De celui-ci il découvre également les carnets écrits au fil des années, dans un style suranné, rendu illisible à notre temps. Les carnets du grand-père ne font pas que raconter sa guerre, massacre patriotique qui aura brassé dans la boue les hiérarchies sociales (bourgeois, ouvriers ou paysans) et nationales (Wallons et Flamands) avant de les emporter sur une même charrette. Ils disent aussi les causes profondes d'un amour déraisonnable pour la mère et les grandes douleurs qui président parfois aux mariages de raison. Du coup, le roman laisse entrevoir les gouffres qui s'ouvrent au-delà des poses figées des ancêtres sur les vieilles photos en noir et blanc et montre toute la richesse de ces existences vouées à demeurer une énigme.

Qu'on ne s'y trompe pas : ce qui se donne ici à voir autant qu'à lire est tout sauf un pieux mémorial de vies dites ordinaires. *Guerre et térébenthine* est un roman sur la transmission, que la guerre

de 14-18 viendra bouleverser en rabattant la notion de « modernité » sur une série de ruptures provoquées, désirées, jusqu'à les rendre inéluctables et dont l'auteur, narrateur du roman, écrivain, cinquantenaire et père d'un fils adolescent, se fait le sismographe. Alors une certaine montre à gousset, héritage maternel dont le tic-tac, tel un battement de cœur utérin, avait rassuré le grand-père dans les tranchées, devient le symbole de ce qui s'interrompt quand, dans les années 1970, le même croit pouvoir la confier solennellement à son petit-fils de 12 ans, comme pour un passage de témoin. Intrigué par l'objet, séduit et maladroit, le garçon laisse tomber la montre par terre, où elle se fracasse. Et il faudra bien tout un roman écrit par le jeune vandale, devenu père à son tour, pour tenter de saisir ce qui s'est transmis malgré tout et qui seul, peut-être, en 2012, alors que le même écrit le récit que nous lisons maintenant tout en prenant la mesure de son ignorance, est susceptible de s'opposer au « rien absolu, ce rien qui a pour nom contemporanéité et qui m'entoure comme un solide cocon ».

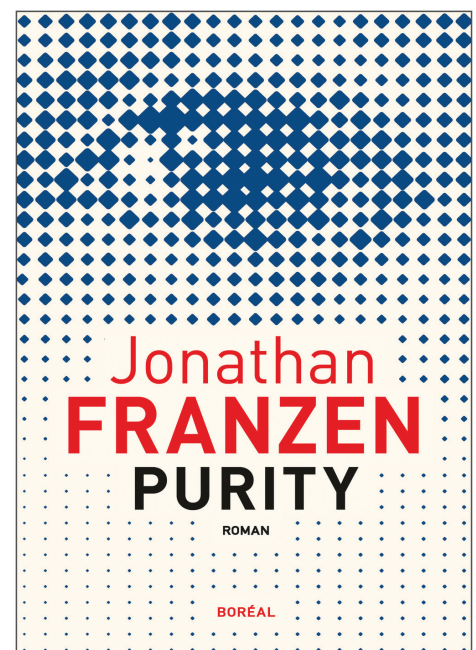
Par ricochet, la lecture de ce roman par moments bouleversant fait surgir une question : le « rien absolu » est-il le lot de toutes les « contemporanéités » ? Ceux de 1916, dans leur société aux cadres stricts et devant ces plaines qui n'étaient pas encore des champs de bataille, éprouvaient-ils le même sentiment qui naît aujourd'hui à la vue de l'invariable paysage essaimant aux abords des villes d'Europe du Nord : « un épicier, un boulanger, un parc de stationnement désert, un petit supermarché, une pharmacie design trop chic, un panneau de signalisation rouillé, un magasin de journaux dans un kiosque en plastique excentrique, une route en béton, tel un ruban de vacuité sur un après-midi d'hiver » ? D'où vient le sens ?

### Mise au net

Dans *Guerre et térébenthine*, alors que son système de valeurs a volé en éclats, le grand-père prend la mesure de la distance qui s'est creusée entre les générations en observant son petit-fils

aux cheveux longs, instruit, léger, sorti de tout – religion, nécessité, guerres. Avec *Purity*, Jonathan Franzen montre que nous y sommes. Cette génération est aux commandes. La jeunesse est la règle, et ces jeunes gens, tous paumés, tous seuls, tous démunis et tous libres, sont pourtant tous contraints, empêtrés qu'ils demeurent dans des histoires familiales improbables, telle *Purity*, ainsi prénommée par Anabel, sa mère, en rupture de ban avec sa famille.

Au début du roman, Pip (comme l'appellent ses amis), 23 ans et lesté d'une dette étudiante pharaonique, vit dans une commune à Oakland. Elle y fait la connaissance d'une Allemande venue de l'ex-RDA, Anagret, dont on apprendra bientôt qu'à 15 ans elle fut liée à Andreas Wolf, chef charismatique et mondialement célèbre du Sunlight Project, qui, tel Assange sans être lui, puisque ce dernier apparaît çà et là dans le roman comme un repoussoir, embarasse les États et les pouvoirs en piratant leurs réseaux informatiques. Leur histoire remonte à l'époque où, réfugié dans un sous-sol d'église, Andreas baisait le maximum de jeunes filles attirées comme des phalènes par le réseau d'aide et d'écoute dont il était alors l'un des bénévoles. En réalité, le jeune homme, répudié par ses parents soucieux de demeurer en bons termes avec le régime pour l'heure encore communiste et soumis à Moscou, est un manipulateur





de première, et pas seulement avec les femmes. Libérateur autoproclamé des archives de la Stasi, il trouve un rôle à sa mesure en posant au chevalier blanc de la transparence à une époque qui a fait de sa mise en scène la valeur suprême.

Le revers de cette vertu est bien sûr la surveillance et la suspicion généralisée. Si ce roman brillant et caustique est une charge contre notre temps, on se gardera bien pour autant d'en faire une lecture morale. Plutôt on se laissera prendre dans les rets de son habile construction. En montrant d'abord les situations, où les personnages principaux sont saisis dans un certain rôle, à un moment précis de leur existence, puis en déplaçant le curseur de l'intrigue en amont ou en aval, où les mêmes sont montrés sous un autre jour, et tout en variant les points de vue, Franzen dit bien que la vie et les gens qui la composent sont au moins doubles : il y a le présent apparent et ses fondements dans le passé. Le premier est un produit instable, inflammable,

insaisissable, rendu souvent incompréhensible sans la connaissance des ramifications anciennes venues du second, écheveau complexe d'attachements, de culpabilité, de lâchetés et de manques affectifs, où des mères le plus souvent névrosées engendrent manipulateurs et manipulés.

Dans ce monde-là, Internet devient le nouveau totalitarisme. Alors que n'existent plus, en Occident du moins, ni la nécessité qui vous faisait naître à tel endroit, dans telle condition sociale, avec peu de chances de vous en extirper ; ni la Loi du père et de l'État qui transformait les fils en chair à canon ; ni cette religion qui asservit autant qu'elle console, les ressorts de la nature humaine semblent être demeurés les mêmes : devenir adulte exige encore d'être au net avec ses géniteurs, quels qu'ils aient été, et le fait de se reproduire à son tour parachève l'entreprise de la maturité. C'est là un pari renouvelé sur l'avenir. Mais alors, pourquoi *Purity*

devrait-il forcer le trait ? De ce roman magistral on regrettera la fin enrobée de sirop psy. À moins que sa fonction ne soit précisément de rappeler que, comme les curés jadis, avant tout préoccupés de leurs ouailles, aplatisaient avec méthode les spéculations théologiques les plus hautes, les psys qui leur ont succédé dans l'échelle de l'autorité morale ne procèdent pas autrement avec l'esprit humain. ■

#### GUERRE ET TÉRÉBENTHINE

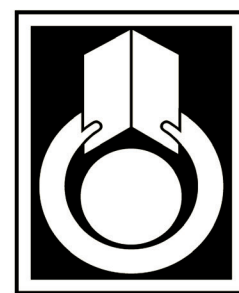
Stefan Hertmans  
Traduit du néerlandais (Belgique) par  
Isabelle Rosselin  
Gallimard, 2015, 402 p.

#### PURITY

Jonathan Franzen  
Traduit de l'anglais (États-Unis) par  
Olivier Deparis  
Boréal, 2016, 752 p.



## LIBRAIRIE CARCAJOU



401 BOUL. LABELLE  
ROSEMÈRE, QUÉBEC  
(450)437-0690

3100 BOUL. CONCORDE E.  
LAVAL, QUÉBEC  
(450)661-8550

[WWW.LIBRAIRIECARCAJOU.COM](http://WWW.LIBRAIRIECARCAJOU.COM)

ILLUSTRATION: MATHIEU POTVIN